

UN KÉPI POUR LES OISEAUX

Jean-Philippe Carry

Éditions ThoT
Roman

Né à Lyon en 1964, Jean-Philippe Carry a un parcours atypique. Créateur d'entreprise dès l'âge de dix-neuf ans, il plaque tout cinq ans plus tard pour devenir guide de pêche sportive. Il explore ainsi une grande partie des eaux du globe et devient auteur-réalisateur de nombreux films documentaires. À l'aube de la cinquantaine, il se sédentarise et se lance à nouveau dans les affaires en créant deux sociétés. Dans le même temps, il imagine et écrit *Un képi pour les oiseaux*, un premier roman qu'il destinait initialement à un scénario de film.

À Siham, muse et amour de ma vie.

1. Aveyron, avril 1957

Jusqu'à l'âge de treize ans, Billel avait grandi en Algérie, sur les berges du lac de Réghaïa, non loin de la Méditerranée. Dans cette région privilégiée, rares étaient les périodes de sèche, Billel avait appris qu'il restait toujours un gros poisson à prendre quelque part. Dans le pire des cas, si ni la mer ni le lac n'offraient plus rien, on se rendait sur les récifs d'Agueli, une île rocheuse de six cents mètres de long, située à moins d'un kilomètre de la plage. La nuit, à la palangrotte, on y piégeait facilement d'énormes congres au moyen de grands hameçons eschés de charogne. Pour appât, on utilisait souvent de grosses crevettes, pourries à tel point que même lorsqu'elles étaient fraîches et décortiquées, Billel ne pouvait plus en avaler la queue d'une. Pour la même raison, il ne mangeait jamais plus de concombre, l'odeur de la cucurbitacée lui rappelant celle des vers de terre gigotant qu'on embrochait sur des hameçons.

Le grand-père de Billel vivait chichement de la fabrication artisanale de barques mais nourrissait copieusement sa famille avec le produit de sa pêche. Sur le lac comme en mer, le vieil homme semblait savoir lire sous l'insondable surface de l'eau. Les captures se multipliaient partout où il jetait ses lignes et ses filets.

Embarqué aux côtés du *Hadj*¹ à chaque sortie de pêche, Billel avait tout appris et avait surtout hérité du précieux sens de l'eau de son aïeul.

À son tour, Billel avait transmis sa passion de la pêche à son ami Jean. « Il suffit de savoir pêcher au bon endroit, au bon moment et avec le bon appât ! » lui répétait-il.

Totalement novice, comme un enfant ce matin-là sur cette rivière, Jean écoutait et observait son ami avec admiration. En quelques minutes, Billel déploya stratégiquement trois cannes autour de la barque, chacune calée à l'horizontale, sur deux supports en V. Jean avait appris qu'il s'agissait de trois cannes solides en bambou, équipées des révolutionnaires moulinets « Mitchell ». Depuis cinq jours, chaque matin à heure fixe, les deux compères avaient déversé dix kilos de patates, mi-cuites et coupées en dés, à l'entrée d'un bras de la rivière. Par ce repas quotidien, Jean et Billel tentaient d'attirer toutes les carpes du secteur sur une zone réduite. L'endroit avait été scientifiquement choisi par Billel parce qu'il conjugait idéalement une bonne profondeur et un courant calme avec la proximité immédiate d'herbiers et de nénuphars. « *Hahowa!*² » dit-il en découvrant le coin. Il fallait amorcer précisément ici et non pas là, car plus bas il eût été difficile d'ancrer la barque et plus haut des arbres immergés constituaient un dangereux potentiel de casse pour les lignes. Une carpe qui refuse de se rendre à l'épuisette se réfugiera invariablement vers ces branchages pour tenter de se libérer. Empli d'espoir face à autant de clairvoyance halieutique, Jean s'était spontanément porté volontaire pour cuisiner quotidiennement l'amorce et préparer le pique-nique

1. Patriarche.

2. C'est nickel !

pour le jour J. Même s'il était en totale confiance, jeter chaque jour à l'eau trois marmites de pommes de terre besogneusement épiluchées, minutieusement taillées en petits cubes, puis cuites à point et très légèrement sucrées au miel, le conduisait toutefois à se montrer perplexe, tout cela n'allait-il pas simplement pourrir dans l'eau, être emporté par le courant puis enseveli dans la vase ? Concocter le casse-croûte fut plus réjouissant pour lui, il était au moins certain que son panier-repas ne quitterait pas la barque sans être dévoré. Jean avait exclu du menu toute forme de cochonnaille et d'alcool, eu égard aux convictions religieuses de son acolyte. Par ses origines, Billel était de confession musulmane. Il pratiquait peu mais ne buvait jamais d'alcool et ne mangeait surtout pas de *halouf*¹. Pour le provoquer, Jean avait souvent tenté de lui tendre une tranche d'un appétissant saucisson. Mais Billel jamais ne céda. Bien qu'exilé et presque seul au monde, Billel était déterminé à ne jamais trahir ces deux préceptes, et il était par ailleurs préférable de ne jamais aborder ce sujet avec lui. Du coup, solidaire de son ami, Jean ne mangeait plus de porc non plus.

Jean avait été sermonné par Billel : « On ne parle pas. S'il est vraiment nécessaire de communiquer, on s'exprime par gestes silencieux. Dans le plus extrême des cas on chuchote. Le pire serait un choc, même le plus infime, sur le fond de la barque. Le moindre bruit réduirait à néant nos espoirs, notre labeur, notre réveil forcé et la concoction de nos cinquante kilos de patates. » Billel avait clairement motivé sa recommandation : « Les carpes sont dotées, sur leurs flancs, d'une ligne latérale capable de détecter toute vibration anormale. Au moindre danger perçu, les poissons désertent immédiatement le

1. Porc.

périmètre d'amorçage. Et on n'éternue pas non plus ! » avait ajouté Billel, qui connaissait bien son partenaire. Jean souffrait en effet du rhume des foin au degré le plus élevé de ce que la science pouvait connaître. Son allergie aux pollens était telle qu'il en subissait les symptômes presque toute l'année. Que ce soit la saison des arbres, des graminées ou des herbacées, Jean traduisait systématiquement ses troubles par de consternantes envolées nasales. Lorsqu'il était au plus mal, il pouvait éternuer jusqu'à vingt fois consécutives, sans parvenir à se contenir. « *Saha!*¹ » avait acquiescé Jean.

Assis dans la barque, Billel et Jean se tenaient immobiles, les yeux rivés sur leurs cannes tendues vers le fond.

Le chant enthousiaste d'une nuée d'oiseaux précéda le lever du soleil. Puis, de concert, ce fut au tour des grenouilles de célébrer l'aube, comme s'il s'agissait d'un hymne naturellement dédié à chaque nouvelle journée. L'écosystème s'éveillait, des foulques apparaissaient puis s'éclipsaient au travers des dissipations de la brume. Elles plongeaient juste au-dessus des appâts, comme si ces volatiles venaient épier les pièges à poissons. Ou peut-être avaient-elles pris goût elles aussi au festin facile de féculent ? Selon les instructions de son mentor, Jean avait cuit les appâts de façon à ce qu'ils soient sensiblement plus fermes que l'amorce. Billel avait expliqué qu'il était impératif que les petits cubes tiennent bien sur l'hameçon. En effet, à quoi servirait une ligne lancée mais dépourvue de son esche ? Comment pourrait-on sereinement espérer une éventuelle touche avec l'insupportable doute que l'hameçon puisse être privé de toute convoitise ? Ce serait comme pêcher dans une baignoire.

1. D'accord.

Quelques bulles éclatèrent en surface, juste sous les lignes. « Elles sont là ! Elles brassent le fond, elles ont faim et, pour sûr, ça va mordre, *Inch'Allah!*¹ » murmura Billel à la manière d'un prophète. « Les carpes fouillent la vase pour y extirper leur nourriture. En creusant, elles libèrent des poches de méthane, un gaz issu de la décomposition naturelle. Plus les bulles sont grosses et éloignées les unes des autres, plus elles trahissent la présence de gros spécimens », expliquait-il.

En l'écoutant, Jean se dit qu'il était bien, ici, ce matin-là, dans cette barque, sur cette rivière, avec son ami. Il savait aussi que très bientôt il devrait partir. Tout quitter sur directive d'autrui. Préparer son bagage sous la contrainte et rejoindre une guerre qu'on lui imposait sous couvert d'un prétendu devoir patriotique. Depuis trois ans, des insurgés nationalistes algériens s'opposaient à l'appartenance de leur pays à la France. Regroupés dans l'ALN (Armée de libération nationale) et encadrés par le FLN (Front de libération nationale), les rebelles combattaient pour protester contre de profondes inégalités de traitement entre les Français d'Algérie et la population arabo-berbère de religion musulmane. Refusant de remettre en cause quoi que ce soit, le gouvernement français avait, par vagues successives, envoyé plusieurs centaines de milliers de soldats sur le territoire algérien. Personne, en effet, et encore moins les « pieds-noirs », ne souhaitait se voir dessaisir de cette terre colonisée depuis plus d'un siècle. Le recours à la force se justifiait donc comme un moyen parfaitement légitime de préserver son bien. On désignait officiellement ce conflit comme « les événements d'Algérie » mais dans les faits, il s'agissait d'une sanglante guerre d'indépendance.

1. Si Dieu le veut.

Moins d'un an auparavant, Jean avait appris avec effroi que dix-neuf appelés avaient été massacrés à peine une semaine après leur arrivée à Alger.

À quelques jours du départ, le jeune homme s'efforçait d'oublier l'angoissante échéance.

Poisson ou pas, pensa-t-il avec la fringale vissée au ventre, ils mangeront les sandwichs tomate-fromage qu'il avait préparés avec soin. Il avait souvent entendu « *Inch'Allah* » de la bouche de Billel sans vraiment saisir la signification de l'expression. Jean l'avait interprété comme « putain » ou « bordel » qui viennent ponctuer la fin d'un propos, sans le moindre sens logique. Cependant, depuis l'annonce de l'imminente mobilisation de Jean en Algérie, Billel lui enseignait les rudiments de la langue arabe et de la religion musulmane. La situation était particulièrement singulière, car sept ans auparavant, Billel et sa mère avaient été contraints de s'expatrier d'Algérie pour fuir leurs misérables conditions de vie. Privés d'un père et d'un mari mort bien trop tôt, ils avaient fondé leurs derniers espoirs dans une migration vers la métropole. Ils avaient donc embarqué pour Marseille puis s'étaient installés dans l'Aveyron. Tous deux étaient désormais ouvriers dans la même usine et vivaient ensemble dans un confort honorable. Adroit de ses mains et rompu à tout faire avec rien, l'étranger étonnait son voisinage par la qualité de la restauration qu'il apportait à sa vieille maison en pierres de tuf. D'ordinaire, le travail et la maçonnerie de cette roche tendre imposaient un savoir-faire ancestral que se réservait une poignée d'initiés locaux. Billel avait contourné toutes les traditions pour retaper sa bicoque sans l'aide de quiconque.

Curieusement, bien que légalement mobilisable, Billel avait vraisemblablement été oublié des listes militaires et échappait,

pour l'instant, à l'appel du contingent. En revanche, vigou- reusement tamponné « bon pour le service », Jean allait être expédié d'autorité, pour plusieurs mois, sur les terres natales de son ami.

Tout à coup, le scion de la canne de droite s'anima d'un frémissement presque imperceptible. Puis deux petites tirées s'ensuivirent, comme si l'appât était prudemment mordillé. Billel leva discrètement la main vers Jean. Sans un mot, il lui fit comprendre qu'il fallait attendre et surtout ne pas bouger. Le cœur de Jean se mit à battre si fort qu'il se plaqua la paume sur la bouche pour contenir son souffle. Brutalement, la canne plia en une parabole et le frein de la bobine se mit à rugir. Chaque moulinet devait être minutieusement réglé pour retenir la fuite du poisson sans jamais casser la ligne. Le frein devait être serré juste ce qu'il fallait pour libérer du fil pendant les vigoureux rushs du poisson. L'eau avalait le filament dans un sifflement qui fit fuir les grenouilles, les foulques et toutes les autres bestioles présentes dans le périmètre. Il ne faisait plus ni jour ni nuit, plus rien n'existait. Ni la guerre ni les sandwiches. Seul le moulinet hurlait, les deux compères n'entendaient plus que son bruyant mécanisme d'horlogerie. Arc-boutée, la canne paraissait agressée, convulsée et tremblante. Le moment était venu d'engager le combat. Billel empoigna le manche, stoppa fermement le tambour et ferra avec la conviction d'un professionnel. La ligne trancha la surface de l'eau jusqu'à rejoindre la carpe piégée. « *Ya latif!*¹ Elle est énorme ! » cria Billel. Le poisson poursuivait sa course et il était impossible, sans risquer la casse, de le tenir sans lui laisser la liberté de dérouler du fil. Un pêcheur averti

1. Bon sang !

connaît le point de rupture de sa ligne et ne doit lutter que dans le respect absolu de cette frontière sans retour. Tel un tracteur, le monstre supposé avait déjà vidé la moitié du moulinet. Le talon de la canne solidement calé à sa ceinture, Billel tentait en vain de mater la bête. À cinquante mètres devant eux, le puissant adversaire fit exploser la surface de l'eau. Ils purent distinguer nettement ses flancs et son énorme nageoire caudale : c'était une gigantesque carpe, luisante de sa majestueuse robe d'écailles cuivrées. La ligne poursuivait son évasion de la bobine et la fuyarde se dirigeait résolument vers les arbres immergés. Avec toute l'autorité d'un chef, Billel ordonna à Jean de lever l'ancre puis de ramer en direction du poisson. Le fil allait bientôt manquer et l'animal révolté n'était plus qu'à quelques mètres d'un refuge inextricable. Jean s'exécuta immédiatement, arracha le grappin enfoui dans la vase et se rua sur les rames. La barque se rapprochant du poisson, Billel put enfin récupérer quelques spires de nylon et gagner du terrain sur son indomptable rivale. Dans la précipitation, Jean s'était violemment flanqué la lourde amarre sur un pied tandis que la chaîne gorgée de vase lui avait intégralement crépi le visage. Suffoqué par la lutte et l'émotion, Billel éclata de rire à la vision inattendue de son partenaire aussi souillé que penaud. « Pour sûr, tu es plus basané que moi ! » s'esclaffait-il en lâchant presque sa canne.

Jean ne perçut pas de moquerie dans cette plaisanterie mais seulement l'affection spontanée de son ami. Il rit d'aussi bon cœur, tirant de toutes ses forces sur les rames, en tentant de s'essuyer les yeux sur ses manches. « Ferme ta gueule, sale bougnoule, et chope-nous ce poisson ! Et arrête tes "pour sûr" à répétition, tu n'as que ça dans la bouche ! » lui ordonna-t-il avec dérision.

Toute proche des branches à éviter, la carpe était désormais fermement maintenue à la verticale du bateau. Billel la sentait faiblir et il pouvait enfin la brider pour lui interdire d'atteindre sa menaçante destination. La ligne appartenait de nouveau au moulinet, et dorénavant le pêcheur ne lâcherait plus le moindre centimètre de fil. Instinctivement, Jean se mit à gouverner l'embarcation à reculons, tel un levier qui, petit à petit, déracinerait l'insoumise des menaçantes profondeurs. Entre deux eaux, l'énorme cyprin était vaincu, plus aucun obstacle ne pouvait rompre la ligne, Billel le savait, il suffisait d'être patient et d'attendre l'épuisement ultime. Jean immergea totalement l'épuisette et Billel guida doucement sa capture dans la grande poche de mailles. À lui seul, Jean n'aurait pas la force de soulever le bestiau, les deux amis durent donc saisir ensemble le manche de la filoché pour hisser à bord leur fabuleux trophée. « *Djebnaha!*¹ » hurla Billel fou de joie pendant que la carpe se débattait sur le plancher du bateau. « Pour sûr, vingt-cinq kilos au minimum ! »

L'expression « Bâiller comme une carpe » prenait alors tout son sens, sauf que les borborygmes manifestés évoquaient bien plus la détresse que la béatitude. La bête était magnifique, jamais Jean n'avait imaginé que des poissons d'un tel gabarit puissent exister dans une si petite rivière. Il aurait souhaité libérer l'animal mais n'osa pas le proposer. Il songea que la prise ne lui appartenait pas et que seul Billel disposait d'un droit de grâce. Il imagina aussi que ce poisson aurait pu sans difficulté gober un œuf d'oie et avec un peu de volonté une boule de pétanque. Jean savait seulement qu'il ne mangerait rien de cette proie, réputée pour son désagréable goût de

1. On l'a eue !

bourbe. Un vigoureux coup de maillet sur le crâne du poisson mit fin à toute réflexion et fit place à un certain soulagement. Billel semblait tellement heureux qu'il eût été impossible de ne pas partager son bonheur.

L'exaltation passée, l'intérêt des deux amis s'orienta vers le copieux pique-nique. Les casse-croûte furent dévorés pendant une reconstitution passionnée de chaque péripétie de la matinée. Rassasié, adossé au pied d'un chêne plus que centenaire, Jean proposa de graver leurs prénoms dans la profonde écorce.

Au pied de l'arbre, à la pointe de leurs couteaux, ils inscrivirent ensemble :

*30 avril 1957
Billel et Jean
Amis pour la vie.*